



CULTURE/ SCÈNES



Le collectif anversoïis fête ses 30 ans cette année. PHOTO KOEN BROOS

Tg Stan pense les bobos



Sous couvert de cataloguer les travers de la gauche bien pensante, le collectif flamand livre une quête existentielle aussi profonde qu'hilarante à partir des pièces de Jon Fosse et de Marius von Mayenburg.

Ils sont donc sur scène et nous observent entrer, l'air inquiet. Est-ce eux qui sont dans leur mauvais jour ? Ou nous qui suscitons cet air grave et interrogatif, alors que sur une desserte, un poulet sous cellophane attend son heure au côté d'une multitude de bouteilles de vin ? On est chez des gens qui savent vivre, dans un espace vide. Aujourd'hui, quand on possède des mètres carrés, au prix où ils sont, on ne s'amuse pas à les encombrer. L'espace n'est cependant pas réaliste et le décor ne recrée pas un loft. Les quatre sur scène ont des habits dont on ne saurait dire quelle époque ils signalent – les talons épais, la chemise orange et fluide, le pantalon beige ajusté de la femme, façon karting, évoquent autant les années 70 que son revival actuel. Le legging noir que porte l'autre femme n'a jamais baissé de cote depuis l'invention du stretch. Ce sont donc des gens d'hier et d'aujourd'hui, ce qui nous rappelle que les Tg Stan (acronyme de Stop Thinking About Name), collectif formé à Anvers, vont fêter leur 30 ans cette année. Trois des quatre acteurs qui nous scrutent avec insistance font partie de l'équipe fondatrice : Jolente De Keersmaeker, Damiaan De Schrijver et Frank Verduyven – la quatrième, Els Dottermans, a rejoint le groupe pour cette pièce.

Aquarium. L'éclairage n'est pas baissé, ils ne prennent pas la parole, mais la rumeur de la salle cesse d'un coup, alors qu'aucun signe,

pas un battement de cil, ne semble provenir de la scène. «*Où sommes-nous ? — Je ne sais pas. — Ça me semble familier et en même temps pas familier du tout.*» Et l'une des femmes (Jolente De Keersmaeker) de chercher un point d'ancrage : «*Ça me fait penser à mes enfants.*» L'actrice a une puissance comique quelle que soit l'atmosphère crépusculaire. Car on le sait bien : tout peut toujours faire penser à ses enfants du moment qu'on est parent, ce qui ne manque jamais d'horripiler ceux qui ne sont ni le père ni la mère du chérubin. «*J'ai bien le droit de penser à mes enfants, non !*» Comment partir, s'interrogent les personnages. Il n'y a pas de porte. Ils sont donc, eux et nous, enfermés dans l'existence.

La dernière création des Tg Stan fusionne deux pièces qui en apparence n'ont rien à voir, mais s'enrichissent mutuellement. Une alliance de l'inquiétante étrangeté de *Dors mon petit enfant*, de Jon Fosse et de la comédie déjantée *Pièce en plastique* de Marius Von Mayenburg. Joués seuls, il est probable que les dialogues du dramaturge allemand perdraient en épaisseur en constituant une charge trop explicite contre la bourgeoisie de gauche si soucieuse de son bien-être. Le prélude de Jon Fosse teinte l'ensemble d'une quête existentielle. Alors quoi ? On fait *Quoi/Maintenant*, pour reprendre l'intitulé choisi par le collectif ? On continue d'avoir pour seule vocation de manger bio, d'enfermer dans un aquarium ses enfants contre le fracas du monde, de payer une femme de ménage-nounou-qui-en-plus-fait-la-cuisine, même si on travaille à ne rien faire de tangible de la journée ? Ou bien on se voit plutôt comme cette Jessica Schmitt, femme de ménage-nounou-qui-en-plus-fait-la-cuisine, non parce qu'on souffre d'une «*névrose obsessionnelle*», mais parce qu'on est payée pour ça, qu'on sait nettoyer, et même offrir gratuite-

ment une petite leçon de maths ?

Variation. Nullement contrainte, on s'est surprise à revoir *Quoi/Maintenant*, parce qu'on n'était plus du tout certaine de ce qu'on avait vu. Non que l'intrigue soit complexe. Pas du tout. Au contraire, chacun y reconnaîtra ses proches, son voisin, soi-même, et ce à peu près dans les quatre rôles. Non qu'on n'ait pas ri. On a ri. Alors quoi ? Le spectacle propose-t-il une simple dénonciation des contradictions des bobos, et une caricature à gros trait de l'artiste contemporain ? Ou est-ce que quelque chose de plus féroce et radicalement destructeur s'y trame ? Sur qui rit-on et pourquoi, dans cette pièce dont la gestuelle et les capacités expressives des acteurs dérogent à tout esprit de sérieux ? On a continué de rire tout autant la deuxième fois, mais la pièce est apparue comme une variation autour des *Bonnes* de Genet. Ici, Jessica Schmitt, celle par qui le «*sauvetage*» arrive, est seule, et elle est dépourvue de toute conscience de classe et d'esprit de vengeance. Il lui suffit d'être là. La maîtresse de maison lui offre ses vieux vêtements «*neufs*», elles ne les a jamais mis, ils sont «*un peu*» vulgaires, confie-t-elle. Comme à chaque spectacle des Tg Stan, les quatre comédiens sont continuellement sur scène, il n'y a pas de hors-champ, pas de coulisses, pas d'aparté. L'excellente idée est de faire jouer par le même acteur (génial Damiaan de Schrijver) le rôle de l'enfant de 12 ans trop grand pour son âge – épaules rentrées, dégainé avachie – et celui de l'artiste arrogant bien qu'en burn-out. Chaque séquence, qui pourrait n'être qu'une satire, est rendue au centuple par l'extravagance des acteurs.

ANNE DIATKINE

QUOI/MAINTENANT
de Tg STAN Théâtre de la Bastille, 75011.
Jusqu'au 9 février.